Permalink: https://gams.uni-graz.at/o:mws.3874

Citation: Armand de Boisbeleau de La Chapelle (Ed.): "Article XXV.", in: *Le Philosophe nouvelliste*, Vol.1\031 (1735), pp. 347-357, edited in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Ed.): The "Spectators" in the international context. Digital Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.2298

Ebene 1 »

Article XXV.

Du Samedi 4. au Mardi 7. Juin 1709.

Du Caffé de WHITE *le* 6. *de* Juin.

Ebene 2 » Une Lettre écrite par une jeune Dame qui déplore d'une maniere fort touchante le malheur de son Amant blessé depuis peu dans un Duel, cette Lettre, dis-je, je m'engage à exposer la folie de ces Combats singuliers, en examinant les funestes causes qui y entraînent les Hommes. Le lieu où j'écris ne peut mieux convenir au sujet. On n'y traite ordinairement que d'affaires de Galanterie, ou qui y ont du rapport. L'Article des Duels en est une dépendance, si tant est même, qu'à quelques égards, il n'en soit pas le principal. Tâchons de guérir cette fureur. Nous ne pouvons mieux employer notre tems qu'à démasquer ce faux Point d'honneur, en démontrant combien les pré-[348] textes qui le mettent en crédit sont capricieux & frivoles.

Mon entreprise est pourtant fort hardie. Quelque chimerique que soit le fantôme que je combats, c'est l'Idole de tous les gens de cœur, & ces gens-là, qui sont en grand nombre, s'offenseront de ce que je vas <sic> dire. Je m'attirerai peut-être des affaires dont un Champion du commun ne sortiroit pas à sa gloire, & où les Heros de Roman, tout invulnerables qu'ils sont, ne seroient pas peu embarrassés. Cela ne m'étonne point. Les reflexions me rassurent. Je connois les Hommes, & je sai très-bien qu'il n'y en a pas un seul qui ne se batte involontairement. Je leur ferais donc plaisir, si je pouvois abolir une Coûtume, qu'ils souhaiteroient eux-mêmes qui fût bannie du monde, quoi que ceux qui ont le plus de courage n'en aient pas assez pour y résister.

Commençons par l'explication d'un mot dont l'obscurité pourroit rendre inintelligible tout ce que nous dirions; Il n'est pas même facile d'en donner une juste idée ; c'est le terme de *Satisfaction*. Un bon Campagnard, ayant eu le malheur de se rencontrer dans la compagnie de trois de nos Braves modernes, où il fut [349] fort maltraité, reçut le lendemain un Billet, où celui de la Troupe qui l'avoit le plus choqué, offroit *de lui donner satisfaction. Voilà qui est plaisant*, s'écria notre Homme ; *hier au soir on me dit mille sottises pour m'échauffer la bile, & ce matin on s'imagine de m'appaiser en me proposant de me percer la bedaine*. C'est ainsi que le monde est fait à présent. Ce qui constitue un Homme d'honneur n'est pas sa vertu pour éviter des fautes, mais son audace à soûtenir celles qu'il a faites. Ne voyons-nous pas souvent des Filoux de profession qui bravent des gens de la premiére qualité qu'ils ont duppés, quoiqu'au fond ces Piliers d'Academie ne different des Voleurs de grand chemin que par leur maniere de voler le monde. La patience n'échappe-t-elle pas lors que l'on voit ainsi parmi nous tous les rangs confondus, qu'un Gentilhomme de la plus haute naissance perd la vie par une main plus infame que celle du Bourreau, & que cet indigne Assassin demeure impuni ?

J'examinerai dans la suite, comment on se comportoit autrefois dans les occasions que l'on décide à présent à la pointe de l'épée. On verra par l'examen de ce qui s'est pratiqué là-dessus parmi les Nations [350] les plus courageuses, que cette maniere de terminer les quérelles n'est fondée ni en raison, ni en honneur, & que ce qu'on appelle, *Ressentiment*, n'est qu'une Imposture, tissue de Poltronerie, de Mensonge, & de Foiblesse d'esprit. Ceci ne paroîtroit point douteux si nous avions une bonne Histoire des Quérelles. Qu'un Ouvrage de cette nature seroit utile au public ! A ce défaut, je prie tout le monde de me fournir des Memoires, afin que je puisse embellir ma Dissertation des particularités que l'on m'en apprendra. Pour moi, je puis assurer toutes les Quérelles, qui sont venues à ma connoissance, ont été faites par des *Ferragus* sans cervelle qui ne veulent jamais avoir tort,

qui se déclarent les Chevaliers errans de toutes les impertinences que la Coûtume autorise, & qui se croiroient deshonorés en avouant avec sincerité qu'ils ont fait une faute.

Soit dit à leur honneur & gloire ; ce sont ces Messieurs-là qui ont fait passer en mode l'art de donner satisfaction à un Homme en lui coupant la gorge, ou du moins le menaçant de lui couper. Si l'on vouloit parler naturellement, on s'exprimeroit de tout autre maniere, & [351] pour éviter la contradiction dans les termes, Metatextuality » voici, si je ne me trompe, quel devroit être le stile des Cartels de défi. « Metatextuality

Ebene 3 » Letter/Letter to the editor » MONSIEUR,

Hier au soir vous en usates si mal avec moi, que je vous écris ce matin pour vous dire, que vous êtes un sot, & que je vous rencontrerai en tel endroit à telle heure. Mais parce que vous n'avez ni politesse ni humanité, je vous prie de venir bien monté, & muni de bons Pistolets, afin de me casser la tête, si vous le pouvez, & tout cela pour vous apprendre à vivre. Si vous manquez à m'accorder cette grâce, je ne manquerai point à publier par-tout que vous êtes un Faquin. C'est à-dire, Monsieur, que je ne vous pardonnerai jamais l'affront que vous m'avez fait, si vous ne m'en faites pas de nouveaux. Je vous conjure, Monsieur, de vous tenir prêt, & vous obligerez infiniment, &c. « Letter/Letter to the editor « Ebene 3

De mon Cabinet le 6. de Juin.

De tous les devoirs de l'Amitié, le plus incommode, à mon-avis, est celui de donner des Conseils. Lorsque je ne puis m'en [352] défendre, j'y use toujours d'adresse, sachant bien que la plûpart des gens ne vous consultent qu'après coup. Peu s'en fallut que je ne me brouillasse l'autre jour avec un Homme qui vint me demander ce que je pensois d'un Mariage qu'il méditoit. *Je ne l'approuve point*, lui dis-je sechement, *& j'ai pour cela de bonnes raisons que je ne puis vous communiquer. Comment*, me repondit-il, d'un air embarassé, *des raisons que vous ne pouvez me dire ? Je veux absolument les savoir.* M'apercevant à cette émotion que son parti étoit pris, je me tirai d'affaire, en lui repliquant, que *la personne dont il me parloit, pour lui, étoit une Dame à laquelle je songeois pour moi-même. Hé bien, mon cher*, me dit-il alors, *je suis fâché de vous le dire ; vous y pensez trop tard ; car il y a déja deux mois que je l'ai épousée.*

Une experience que j'en fis, il y a long tems, m'apprit à me tenir toujours ainsi sur mes gardes. Un Pere me vint consulter au sujet de son Fils, qui *faisoit*, disoit-il, *une dépense effroyable à l'Academie, & qui prenoit le train de le mettre à la beface. Votre mal, lui dis-je, c'est pas sans reméde. Attrapez ce petit Fripon ; ne faites pas honneur aux Lettres qu'il tire sur* [353] *vous ; plus vous en aquiterez, & plus il vous en tombera sur le corps*. Je n'eus pour toute réponse qu'un coup d'œil plein de colére, & quelques jours après l'Ecolier ayant envoié des Vers, qu'il avoit composés, on me dit que ce Garçon promettoit beaucoup, & qu'il seroit dommage qu'un si beau Génie ne fût pas encouragé. Depuis ce tems-là ni le Pere ni le Fils ne peuvent plus me soufrir.

Les gens de ce Caractére vous demandent des conseils, non qu'ils en veuillent, mais afin de se décharger le cœur par cette confidence. Quoiqu'ils vous proposent leur affaire comme douteuse, rien n'est plus facile que de découvrir où ils penchent, & si vous voulez leur plaire, vous n'avez qu'à donner dans leur sentiment. En cela vous les obligez doublement, vous aplaudissez à leur prudence, & vous secondez leur inclination.

Il y a pourtant des occasions où je ne puis me permettre cette petite malice. Hier j'eus pitié d'un Pére qui vint me demander où je lui conseillois de placer son Fils, en me nommant deux Marchands, entre lesquels il étoit en balance. Je ne crus pas qu'il fallut badiner sur un choix dont pouvoir dépendre, non seulement [354] la fortune, mais aussi la vertu de ce jeune Homme. Les deux Maisons sont également riches, mais l'usage qu'on y fait des richesses est bien different, & cette difference est si grande qu'on s'en apperçoit dès la premiere entrevuë.

En entrant chez Paul, vous découvrez un air qui sent tout-à-la-fois le Négociant & l'Homme de naissance. Les Domestiques y paroissent pleins de respect pour leur Maître, & de joie de leur condition. Vous voyez en cet Homme là des manieres aisées, civiles, agréables. Il vous dépêche avec cette honnête confiance qui marque la droiture du cœur. Sa table vous présente une image d'abondance, & de noblesse, que la justice & la frugalité accompagnent.

Après avoir dîné chez lui, nous allames rendre visite à l'autre Marchand qui s'appelle Avaron. Celui-ci n'est accostable qu'à bonnes enseignes. Ses gens vous questionnent sur votre nom & sur vos affaires, comme si vons

étiez en Pays ennemi. Avez-vous satisfait à leur circonspecte curiosité ? On vous fait entrer dans une Maison que l'on peut appeller une noble Solitude. Cette Maison est vaste, & l'on n'y voit presque personne. Le [355] Maître du Logis étoit dans l'enfoncement d'une grande Sale, d'où à peine il daigna s'avancer quelques pas pour nous recevoir. Ce ne fut pas sans nous examiner des pieds à la tête, comme si notre Physionomie lui eût paru suspecte. Or en cela j'avois l'avantage sur lui, le connoissant de longue main pour un Ladre. Aussi je lui en donnai de bonnes pendant le peu de tems que nous fumes dans sa compagnie. Sur ce qu'on vint à parler de la grandeur de sa Maison, & des grands biens qu'on lui donnoit dans le monde, j'eus l'adresse de faire venir sur le tapis Mr. Paul, d'en vanter les manieres, d'en exalter le bonheur. Mr. Paul, me dit alors Avaron, *est un bon homme, & fort riche. Tout le monde ne peut pas faire la figure qu'il fait, & pour moi je suis la Maxime qu'il faut s'étendre selon son lit. La Maxime est excellente*, lui repliquai-je, *& vous faites bien de vous y tenir. Chacun doit connoitre ses forces, & c'est sagesse en vous de faire moins de dépenses, puisque vous n'en avez pas les moyens*. Jugez du plaisir que lui fit mon compliment. Il en pâlit ; ces riches Taquins ne se plaignent jamais que par orgueil, & ne se disent pauvres que pour avoir le plaisir de [356] se faire dire qu'ils ne le sont pas. Je ne pouvois donc le mortifier davantage qu'en le prenant au mot, & croyant sur sa parole qu'étant un des Hommes les plus opulens de la Ville, il en étoit un des plus vilains.

Sortis de chez lui nous primes le chemin de la Bourse en faisant entre nous quelques reflexions sur ces differens Caractéres. Mon Ami me parut charmé de celui d'Avaron. *On peut être assuré, disoit-il, cet homme-là ne fera pas banqueroute*. Je ne pus conserver le sens froid à l'entendre parler de la sorte, & lui peignis de mon mieux les traits opposez de ces deux Personnages. *Aprenez*, lui dis-je, *à connoitre les gens*. Paul *enrichit le Public en s'enrichissant lui-même. L'opulence d'*Avaron *est une Calamité générale. Le premier fait du Négoce une Profession d'Honneur ; le second en fait un Art méchanique. Lorsque l'un gagne, il est mille autres personnes qui ont part au profit. Lors que l' autre accumule, c'est aux dépens de tous ceux avec qui il fait des affaires. En un mot, celui-là est un bon Bourgeois, &celui-ci est un Courtaud de boutique*. Ma peinture porta coup, & le jeune Homme doit être placé chez Paul, où il ap-[357]prendra tout-à-la fois, & à gagner du bien, & à en jouïr. Je ne puis pas me vanter que mon conseil l'ait sauvé de la Potence ; mais je puis dire au moins qu'il m'aura l'obligation de ne l'avoir pas méritée. Il apprendra chez son Maître à respecter les Loix sans les craindre, comme il auroit appris chez l'autre à les craindre sans les respecter. « Ebene 2 « Ebene 1